

XI.

La Vie de saint Roch, confesseur.

Saint Roch était fils de Jean de la Croix, issu d'une branche cadette des seigneurs de Montpellier au bas Languedoc, et d'une dame appelée Libere, Libera ou Liberia, dont le nom de famille n'est pas venu à notre connaissance. Liberia, mère de saint Roch, était une dame pieuse et en qui la dévotion était à peu près la même que celle de la vertueuse Anne, mère du prophète Samuel. Liberia ne demandait autre chose à Notre Seigneur dans

ses prières, sinon la grâce d'avoir un fils qui pût soutenir l'honneur de la sainte Croix, dans un temps où si peu de Chrétiens la portaient dans le cœur. Les ancêtres de saint Roch avaient été des plus zélés dans les guerres saintes, sous le nom de Croisades : aucun temps n'en vit de plus belles que celui auquel ils vécurent, ni aucun pays n'en fournit de plus nombreuses que le Languedoc leur patrie; ils en avaient même pris le surnom pieux de la Croix. C'était un objet véritablement gracieux, pour la piété de Liberia, priant Dieu dans les chapelles ou oratoires de la fondation de son mari, d'y considérer dans les vitrages et sur les tombeaux, ces grands hommes dépeints à la manière du temps, armés de toutes pièces pour la conquête de la Terre-Sainte, et couverts de leurs blasons, c'est-à-dire chargés de la Croix. L'idée d'un fils qui portât la Croix du Sauveur, à l'imitation de ses pères, s'imprima si fort dans la pensée de Liberia, et l'occupa si agréablement durant sa grossesse, que lors de la naissance de l'enfant, ayant entendu dire qu'il avait une marque sur l'estomac, elle ne douta nullement que ce ne fût une croix; elle ne considéra point cette marque comme un signe com-

mun, que l'imagination peut produire, elle en remercia Dieu, comme d'une assurance d'en avoir été exaucée dans ses prières, et comme un engagement pour l'enfant, à suivre le Sauveur du monde portant sa Croix.

Liberia donna à son fils l'éducation qui lui convenait pour le mettre en état de soutenir une si haute et si difficile entreprise. Elle le nourrit elle-même, lui fit sucer la piété avec le lait, et bien éloignée de la mauvaise morale de ces mères, qui, sous prétexte qu'elles sont nourrices, croient se pouvoir dispenser des règles de l'Eglise, Liberia ne quitta pas même ses dévotions particulières. C'en était une, par exemple, de jeûner les mercredis et les vendredis; et Liberia ne jugea point qu'il fût nécessaire de l'interrompre, l'enfant n'en parut pas plus affaibli; il semblait qu'il entrât dans l'abstinence de sa mère, et ces jours-là, habitué en quelque façon à ne prendre sa nourriture qu'une fois, il n'en était ni de plus mauvaise humeur, ni plus difficile qu'à l'ordinaire. Saint Roch, nourri de la sorte du lait maternel, acquit toute la bonne constitution que pouvaient demander un jour les emplois laborieux de la guerre, auxquels sa naissance le destinait, ou plutôt les travaux de la charité

auxquels la Providence le détermina. Saint Roch perdit ses parens de bonne heure, il en reçut tous les principes de vertu, beaucoup de bons exemples et de grands biens; mais dans le temps qu'il comptait davantage sur eux, pour la conduite de sa jeunesse, il se trouva privé de ce secours et abandonné à lui-même; accoutumé qu'il était à obéir à des parens vertueux, quel fut son chagrin de ne plus entendre leur voix, et de ne plus recevoir leurs ordres!

Saint Roch tomba dans de grandes perplexités et de cruels embarras, sur le parti qu'il avait à prendre; mille objets différens se présentèrent à son imagination, tous également opposés aux maximes de la vertu. C'était une semence répandue dans une terre fertile et bien préparée, qui ne demandait qu'à produire au plus tôt des fruits du salut.

D'attendre dans son pays que l'âge lui fût venu pour remplir avec honneur les charges de judicature de son père, et que la noblesse alors ne dédaignait pas quand la paix faisait vaquer celles de la guerre, c'eût été vivre dans une espèce de langueur et d'inaction pour le salut; c'eût été donner entrée à l'esprit du monde, qui préfère presque toujours les inté-

rêts particuliers à la gloire de Dieu et les plaisirs de la jeunesse à toute autre pensée; en un mot, les longueurs ne furent point du goût de saint Roch, et le bien qu'il se présenta le plus prêt à faire lui parut le meilleur. En 1300, saint Roch, à peine âgé de vingt ans, forma la résolution d'aller à Rome, pour y gagner les indulgences extraordinaires du Jubilé universel. Dans cette résolution il tira de ses terres tous les revenus qui lui étaient dus, et ramassa tout l'argent qu'il put pour se mettre en chemin. Une sainte impatience l'obligea de partir au plus tôt, sans découvrir à personne son dessein. Les histoires de sa vie n'ont point marqué la voie qu'il prit pour aller à Rome : nous pensons qu'il y fut d'abord directement par mer, avec quantité d'autres pèlerins; et même comme il resta fort long-temps en Italie, et qu'il est certain d'ailleurs qu'il alla plusieurs fois en la même ville, il se pourrait bien faire qu'il eût été aussi une seconde fois à Rome. Quoi qu'il en soit, saint Roch, la première fois qu'il y fut, vit le saint Père; c'était sans doute l'an 1300. La pompe de la cour romaine ne fut pas ce que saint Roch admira le plus : la pourpre nouvelle des cardinaux, que le pape Boniface VIII avait

eu intention d'égaliser aux têtes couronnées, ne fit pas tant d'impression sur ses yeux que les cérémonies augustes, les belles processions, les prières publiques et les exemples de pénitence et de vertu, qui remplirent pour lors les rues et les places de cette capitale du monde : accoutumé dès sa jeunesse, par la bonne éducation qu'il avait reçue de ses parents, à discerner le mal le plus imperceptible d'avec le bien, il mit tout en usage pour se préserver de la corruption générale; il s'appliqua à l'exercice actuel de la charité, il donna en aumône ce qu'il pouvait avoir de reste à ceux qu'il crut en avoir plus besoin que lui, et se fit de la sorte autant ou plus pauvre qu'eux; il s'attacha surtout au service des malades dans les hôpitaux, il y trouvait plus de lieu pour exercer non pas sa libéralité, dont les fonds étaient épuisés, mais du moins sa douceur naturelle et son inclination chrétienne à compatir aux souffrances des malheureux : son grand plaisir était de leur procurer les secours du salut, et de faire naître dans leurs cœurs la résignation à la volonté de Dieu, et l'amour de la Croix et des souffrances à l'imitation de notre Sauveur. La maladie, qui nous donne du dégoût de bien des

choses que nous avons aimées pendant la santé, nous met dans une disposition admirable pour chercher quelque bien supérieur à tout ce que nous avons appelé de ce nom. Saint Roch était habile à profiter de cet heureux moment, il en tirait un grand avantage pour l'affaire du salut : il inspirait l'amour de Dieu d'une manière si peu forcée, que le miracle de la conversion eût presque paru un ouvrage naturel entre ses mains. Saint Roch était d'un courage héroïque et supérieur, pour ce qui regardait l'assistance des malades; il s'attachait à ceux d'entre eux qui paraissaient les plus dégoûtans et pour ainsi dire les plus ingrats; ceux que les serviteurs ordinaires des hôpitaux négligeaient ou même abandonnaient, soit pour l'infection et l'ordure, soit pour les façons étranges et les humeurs impraticables; c'étaient ceux-là que notre Saint entreprenait de traiter, et assez souvent il y avait ordre de les lui réserver; en effet il n'y avait aucun service, quelque bas et rebutant qu'il pût être, que saint Roch ne leur rendit. Il n'y avait caractère d'esprit si difficile et si intraitable, qu'il n'amenât à des termes d'humanité et de douceur. Enfin il n'y avait guère de maladies dont saint Roch, par ses bons

soins, ne procurât la guérison, fût-ce de celles qui sont jugées communément incurables ou desespérées, telles que la peste, la rage et autres contagieuses ou épidémiques. Il est vrai que saint Roch, dans ces occasions délicates, d'entreprises aussi extraordinaires, prenait quelques mesures de prudence; la principale était l'autorité ou la confiance sur l'esprit de son malade, avec la fermeté de ne pouvoir être interrompu au milieu de sa cure, par tel avis ou réflexions que ce pût être, contraire à son premier plan; c'est ainsi que son zèle l'ayant conduit à la ville d'Aquapendente, où la peste faisait du ravage, il conféra d'abord avec le maître général de l'hôpital, qui s'appelait Vincent: il fut convenu entre eux que saint Roch choisirait les plus dangereux pour les gouverner et traiter à sa manière. Jamais manière ne fut plus humaine ni plus simple; c'était un consolateur, un serviteur et un ami tout ensemble. Saint Roch n'avait garde de causer à ses malades la tristesse qui est la moitié du mal dans la contagion, par la séparation cruelle qui éloigne la femme de son mari, et les enfans de leurs parens. Saint Roch affermissait le courage de ceux que la crainte de gagner du mal em-

péchait de voir leurs amis ; il suggérait à ceux qui ne pouvaient rien dire d'eux-mêmes, des consolations, pour ainsi dire toutes faites, et son hôpital ne désemplissait point de ces visites obligeantes qui font tant de plaisir à ceux qui souffrent. La préparation à quitter la vie présente pour une meilleure, se faisait sans employer d'idées tristes, ni de discours chagrins, moins encore de représentations effrayantes qui glacent le sang ; les moribonds passaient doucement entre les bras de saint Roch, et se trouvaient en l'autre monde sans avoir d'horreur de la mort, souvent même sans avoir entendu son nom. Ceux en qui le mal un peu moins précipité, avait donné lieu à saint Roch de le reconnaître à fond, étaient presque assurés d'en échapper. Saint Roch s'appliquait avec autant d'attention à chaque malade en particulier, que s'il eût été le seul à guérir. Il examinait la première cause du mal, il trouvait presque autant de dérangement dans l'esprit et dans la conscience que de trouble dans les humeurs. Il commençait par le plus nécessaire, soit que le malade fût inquiet par rapport à ses crimes, soit qu'il le fût par rapport à la misère, saint Roch lui donnait des secours ; l'usage des Sacremens de

l'Eglise était le premier, et les ressources que la pieuse industrie de saint Roch lui faisait trouver chez les personnes les plus opulentes, achevaient de tranquilliser le malade ; il ne s'agissait plus après cela que de souffrir en paix la violence ou la longueur de la maladie, de compter le temps et la durée avec résignation à la volonté de Dieu, et d'attendre patiemment la convalescence après une révolution de jours que l'auteur de la nature a réglés, et qui sont en sa puissance. C'est ainsi que les malades les plus désespérés passaient insensiblement de la crise de leur mal à une santé parfaite, sans qu'il en coûtât d'opérations cruelles, de drogues inutiles, ni d'ordonnances aveugles.

Le peuple fidèle, qui saisit toutes les occasions de glorifier Dieu, prit avec raison pour miraculeuse la guérison universelle de tous les malades de la ville d'Aquapendente, et la réputation du Saint se répandit tout-à-coup. On le demanda de toutes parts ; saint Roch accourut à toutes les villes d'Italie qui étaient infectées de la peste. La ville de Césène, sur la mer Adriatique, conservera toujours la mémoire du bien qu'il y fit. Il était presque le seul qui rendit service aux pestiférés ; son

zèle et ses soins furent tels que la même bénédiction les suivit à Césène comme à la ville d'Aquapendente. Une pareille guérison universelle arriva aussi à la ville de Rimini, de même qu'à une grande quantité d'autres villes et bourgades de la Romagne et de la Lombardie, en sorte que l'estime qu'on fit de la sainteté de saint Roch, alla jusqu'au point de dire qu'absolument il guérissait les malades par le seul signe de la Croix. La piété trop crédule de quelques uns leur fit publier que saint Roch, ayant le signe de la Croix imprimé sur sa chair, c'était la véritable cause de tant de guérisons, et qu'avec ce sacré caractère il était lui-même inaccessible au mal. L'erreur de cette dernière pensée fut bientôt dissipée à Plaisance. Saint Roch y avait autrefois trouvé de l'emploi à sa charité, et il en était sorti après la fin du mal, pour chercher ailleurs matière au feu qui le dévorait; il y retourna aussitôt qu'il eut appris que sa présence y était nécessaire. La contagion était si générale par toute la ville, et l'hôpital si rempli, que saint Roch, avec les aides qu'on lui donna pour le servir, ne pouvaity suffire: jour et nuit sur pied, au milieu d'un air empesté, il ne put résister à la fatigue, à l'insomnie et

au travail continuel. Saint Roch fut enfin attaqué de la maladie dont il avait guéri tant d'autres; les principaux symptômes de son mal étaient de grands maux de cœur, un grand abattement, en un mot, une peste dans toutes les formes, accompagnée d'une fièvre ardente; le charbon lui tomba sur la cuisse et la lui pourrit jusqu'assez proche de l'os: à mesure que le mal avançait, c'était de nouvelles douleurs; les fibres du périoste étaient tirées par secousses et déchirées; la sensibilité était si vive, qu'il lui était impossible de retenir les plaintes, c'était sans cesse de nouveaux élancemens, comme des coups de dard, qui lui auraient traversé la cuisse de part en part, et dans ces momens aigus, il ne pouvait pas s'empêcher de crier. Saint Roch, sensible à l'incommodité que ses plaintes élevées causaient aux autres malades, souhaita d'être mis dehors, et on lui accorda sa demande; ceux qui le virent de la sorte dans la rue, furent d'abord scandalisés de la dureté de l'administrateur de l'hôpital, de ne pas recevoir ou même de renvoyer un malade de cette importance en un si pitoyable état; mais quand on eut entendu que c'était lui-même qui avait voulu sortir, la pitié du peuple se tourna en

aversion, et l'odeur insupportable de l'infection de sa jambe, donnant à craindre qu'il n'empestât le reste du quartier, on l'obligea de s'éloigner de la ville. Saint Roch se traîna, à l'aide de son bâton, jusque dans la plus prochaine forêt, et s'étant couché dans les feuillages qu'il rencontra, il se vit dans un abandonnement général de toutes les créatures, en la seule compagnie de Dieu et de ses Anges.

La divine Providence pourvut à son serviteur, comme autrefois au prophète Elie, qui se cacha de même pour la seule cause de Dieu et les intérêts de sa gloire. Le lieu où s'était retiré saint Roch se trouva n'être pas fort éloigné du château d'un seigneur appelé Gothard, et l'un de ses chiens ayant pris, à la vue de son maître et de beaucoup de monde, un pain sur la table, comme pour le porter quelque part, la curiosité fut de suivre cet animal dans un cas aussi extraordinaire. On trouva de la sorte saint Roch au milieu des bois; on voulut le transporter au château pour le soulager; mais en l'état qu'il était, il fut le premier à refuser un secours qu'il sentait pouvoir devenir préjudiciable à ses bienfaiteurs; il se contenta qu'on lui fit une hutte

ou loge couverte qui le garantît des injures de l'air, assez proche d'une eau coulante où il pût boire, et qu'on lui envoyât le même ordinaire tous les jours, jusqu'à son entière guérison qu'il n'attendait que de Dieu et qu'il espérait avec confiance. La santé ne fut pas plus tôt rendue à saint Roch, dans sa solitude, qu'il la quitta pour aller remercier le seigneur Gothard de sa bonne volonté et de ses bons offices: il l'entretint des miséricordes de Dieu, de la confiance qu'on doit avoir en lui, de ses soins paternels sur toutes les créatures, des pièges que la chair tend à notre innocence, du peu de solidité des biens de ce monde, de la joie intérieure que produit l'exercice des bonnes œuvres, etc., en un mot, il fit entrer le seigneur Gothard dans les meilleures dispositions qui fussent possibles par rapport à la pratique des vertus, et pour mener une vie chrétienne, après quoi il prit congé de lui pour revenir en France. Il y avait près de vingt ans que saint Roch rendait des services de charité à l'Italie, il était temps qu'il retournât dans sa patrie pour lui en rendre de pareils. Les raisons d'humilité eurent aussi part à ce retour; les grandes et merveilleuses cures que saint Roch avait faites en

différentes villes d'Italie, l'avaient rendu illustre parmi le peuple, en quelques endroits même on le regardait comme un Saint, et c'est ce qui alarmait sa vertu d'autant plus digne d'être canonisée de son vivant qu'il ambitionnait moins la gloire de ce monde, son idée principale étant toujours de se rendre utile sur la terre; il retourna en Languedoc à l'âge de quarante ans, pour y faire un établissement auquel la jeunesse et l'inexpérience ne devaient point avoir de part: il en excluait de plus toutes les voies et tous les moyens qui ne seraient pas ceux de la Providence. Heureusement accoutumé depuis vingt ans, ou plutôt depuis la première enfance, à suivre Dieu, pour ainsi dire pas à pas, il ne voulait rien faire pour rentrer dans ses biens, en quoi il pût se reprocher d'avoir voulu autre chose que la pure volonté de Dieu. Arrivé dans ces idées jusqu'aux frontières de sa province, il ne prit aucune mesure de la prudence humaine pour prévenir personne, ni pour savoir dans quelles dispositions l'on serait à son égard dans sa famille: en son habit de pèlerin, son bourdon à la main, hâve, sec et bassané comme un homme qui ne s'est point ménagé dans ses voyages, il hasarde son en-

trée dans une de ses terres, puis dans sa ville natale de Montpellier. On ne sait pas bien quelle était la cause particulière du trouble qui agitait pour lors cette ville; il suffit de dire ce que tous les historiens de sa vie rapportent, qu'il fut pris pour un espion et pour un homme du parti contraire à celui de ceux qui le saisirent. Saint Roch qui se retirait de l'Italie principalement pour éviter le poison de la vaine gloire, en trouva l'antidote dans son pays. Il fut ravi, à l'exemple de Notre Seigneur, d'être méconnu par ceux qui eussent dû le connaître, et d'être pris pour un malheureux et un criminel; il ne fit rien et ne dit rien pour écarter les mépris qu'on eut de sa personne; ils allèrent si loin qu'on ne tint pas compte de l'interroger sur son état.

Le premier préjugé sur lequel il fut mis en prison ne fut point détruit chez les magistrats, et il dura cinq ans; peut-être que ceux qui avaient son bien, et qui, selon les lois, en cas de reconnaissance, eussent été obligés de le lui rendre, suivirent leurs intérêts plutôt que la justice pour l'accabler et ne lui point laisser voir le jour; peut-être aussi étaient-ils seulement en garde contre la surprise, et dans la bonne foi; quoi qu'il en soit saint Roch à

la fin succomba sous la dureté de sa situation; la puanteur et l'humidité de son cachot le rendirent malade, et ce ne fut qu'à l'article de la mort, en présence d'un petit nombre de personnes et par l'ordre de son confesseur, qu'il déclara devant Dieu qui il était. On n'eût pas plus tôt su dans le pays que c'était Roch de la Croix qui venait de mourir, cet illustre pèlerin, ce grand serviteur de Dieu qui avait tant guéri de malades dans l'Italie, après lequel on courait de toutes parts comme après un Saint, que le peuple vint en foule dans la prison et l'invoqua sur-le-champ pour être garanti de la peste. Son oncle, qui avait succédé à l'office de judicature de son père et à ses biens patrimoniaux, par la supposition premièrement, puis par la vérité de sa mort, ordonna qu'il ne serait point enterré au cimetière des prisons; il lui fit édifier un monument dans la principale église et peu après une chapelle; le peuple s'y rendit de toutes parts comme au tombeau du plus grand des amis de Dieu. Il fallut presque aussitôt, pour satisfaire sa dévotion, lever le corps saint de terre, et cela par une ardeur et un zèle qui va plus vite que la procédure d'une canonisation ordinaire. La mort de saint Roch arriva

la nuit du seize au dix-sept du mois d'août, l'an mil trois cent vingt-sept; le culte de saint Roch ne cessa pas depuis ce jour de s'augmenter par le récit que chacun fit de sa patience merveilleuse à souffrir une si longue prison, dans sa propre ville, sans avoir voulu rien faire d'humain pour s'en délivrer.

On ajoutait à ce que l'on avait vu à Montpellier, les miracles des guérisons que l'on apprenait de ceux qui l'avaient connu en Italie, ou de ceux qui avaient passé par les lieux qui lui avaient de l'obligation, où durait toujours la bonne odeur de sa sainteté, la mémoire des services qu'il avait rendus et la reconnaissance des peuples. Ces bruits avantageux de la sainteté de saint Roch qui faisaient la matière de l'entretien en France et en Italie, se répandirent presque en même temps en Allemagne. Quoique la langue fût fort différente de la nôtre, la curiosité d'entendre les merveilles de la vie d'un saint aussi nouveau, et en quelque façon aussi unique dans son espèce, força les duretés de l'idiome, et les Allemands, également courageux et dévots, s'empressèrent de savoir de notre saint Roch, et de mettre en leur langue tout ce qu'on en disait de beau en Italie et en France. Cette

connaissance ne fut point stérile pour l'Allemagne, ce fut une lumière de Dieu qui produisit une ardente dévotion pour saint Roch, et une grande confiance dans son intercession ; elle éclata d'une manière bien authentique au concile de Constance, tenu en l'an mil quatre cent quatorze. Les Pères furent effrayés à l'occasion de la maladie contagieuse qui régnait dans les pays voisins et qui s'approchait du lieu de l'assemblée. Le remède fut pris dans la connaissance générale du mérite de saint Roch, et dans les récits particuliers de quelques voyageurs nouvellement arrivés d'Italie, qui avaient passé par les lieux que saint Roch avait autrefois délivrés. On publia un jeûne, on fit une procession générale, on porta une bannière dans laquelle était représenté saint Roch en habit de pèlerin, avec celle des autres Saints du lieu ; on chanta dans les litanies le nom de saint Roch au rang des confesseurs, et le mal ayant diminué, à compter de ce jour, puis cessé tout-à-fait, la protection du grand saint Roch fut visible et passa pour incontestable ; on commença dès lors à lui dresser des oratoires, des ermitages, des chapelles, des églises, des confréries par toute la Souabe, la Suisse et la

haute Allemagne, comme on avait fait en France et en Italie.

Les religieux Mathurins, que leur institut oblige davantage à fréquenter les endroits sujets à la contagion, furent les premiers à vouloir des reliques de saint Roch ; leur supérieur général, en homme sage, employa le crédit du maréchal Boucicault, son ami, auprès du roi, et on transféra une partie très considérable du corps de saint Roch en l'église des Mathurins de la ville d'Arles, en Provence.

Les Vénitiens avaient à peu près les mêmes raisons que les religieux Mathurins, de se fournir d'une puissante protection au Ciel, contre ce fléau de la colère de Dieu. Leur grand commerce aux échelles du Levant le leur attirait souvent, et ils savaient tout le mérite de saint Roch à cet égard. Il s'agissait avant toutes choses d'avoir l'histoire de sa vie, afin d'appuyer leur choix sur un fondement plus solide que sur des récits populaires, qui, passant d'une bouche à l'autre, se remplissent de mille circonstances étrangères à la vérité des faits. Ce fut un noble d'entre eux qui se chargea de ce travail, je veux dire le sénateur François Diedo, illustre par plu-

sieurs ambassades, et qui était actuellement gouverneur pour la république du pays Bressan, où la mémoire de saint Roch était fort honorée. François Diedo composa donc la vie de saint Roch dans un temps auquel la piété l'emportait au dessus de la critique, c'est-à-dire l'an mil quatre cent soixante-dix-sept, et autant bien qu'il le pouvait.

Quelques réflexions qu'on eût pu faire, touchant quelques particularités du récit, l'essentiel consiste dans l'existence du Saint, et la puissance de son intercession indubitable. La question fut plus délicate sur la manière de se procurer des reliques de saint Roch. La voie des demandes est douteuse, incertaine et pour quelque sujet que ce puisse être toujours humiliante. Nos rois, d'ailleurs, en qualité de rois très chrétiens, ne sont pas fort disposés à dégarnir leurs états de reliques et de corps saints, eux qui ont dépouillé, s'il est permis de parler ainsi, par leurs libéralités et des sommes immenses, le reste du monde chrétien, de tout ce qu'il y a de précieux en ce genre. Enfin la pieuse fraude parut le moyen le plus sûr, et l'on concerta à Venise l'enlèvement des reliques de saint Roch, qui étaient restées à Montpellier. Une douzaine

ou environ de Vénitiens, du nombre des plus zélés et des plus hardis, s'avancèrent sur nos frontières et entrèrent en Provence, et de là en Languedoc, en habit de pèlerins, chargés de bourdons et de coquilles. Arrivés à la ville de Montpellier, leur dévotion autour de la châsse du saint parut insatiable : non contents de baiser et de rebaiser les quatre faces, ils ajoutèrent de tourner à genoux, en posture humble, plusieurs fois à l'entour, en nombre impair et mystérieux, et récitant des chapelets et couronnes de la Vierge, en la manière qui se pratique tous les jours à la Santa Casa de Lorette, de la Portioncule et ailleurs. Nos pèlerins, affectant de pratiquer leurs cérémonies respectueuses, les uns après les autres, et à des heures qu'il ne se fait plus d'office, vidaient la châsse de saint Roch. Les plus considérables déposèrent les reliques dans un ou plusieurs sacs fort propres, apportés à ce dessein, et délogèrent les premiers et les autres après. Quand on fut arrivé sur les terres de la seigneurie, on en donna avis au sénat et il y eut une réception magnifique.

Le clergé, la noblesse et le peuple vénitien vinrent en foule prendre les saintes reliques,

on les enferma dans une belle châsse, on bâtit une église à saint Roch, et on en ordonna la fête. L'honneur à saint Roch s'étendit tellement après cette espèce singulière de translation, par toute la Méditerranée, que plusieurs églises, aux îles de l'Archipel et rivages, quittèrent leurs anciens titulaires pour saint Roch, patron contre la peste.

On crut que ce Saint aurait aussi du pouvoir contre la tyrannie et l'usurpation; les peuples du royaume de Grenade l'invoquèrent à cette intention contre les Maures, leurs ennemis, et demandèrent, pour soutenir leur foi, des reliques de saint Roch au Pape; mais il n'y en avait point encore à Rome, et il n'y en eut que soixante-quinze ans après. Tout ce que put faire Alexandre VI, fut d'engager les religieux Mathurins d'Arles, par un bref de l'an mil cinq cent un, de leur en accorder; et cette communication fit répandre la dévotion à saint Roch par toutes les Espagnes et le Portugal.

Trente-deux ans après, c'est-à-dire l'an mil cinq cent trente-trois, il y eut une seconde ouverture de la châsse de saint Roch à Arles. Guillaume Le Vasseur, chirurgien du roi François I^{er}, en obtint la permission par un

bref du pape Clément VII, et en même temps par des lettres patentes du roi, dans lesquelles il était expressément stipulé, à condition de ne point transporter hors du royaume, tant nos rois sont jaloux de posséder et de conserver chez eux les gages de notre sainte religion. Le chirurgien du roi choisit lui-même entre les ossemens celui qu'il jugea devoir être d'une plus belle conservation; il s'appelait, suivant les termes de l'art, l'os spondile ou une vertèbre; il le déposa en l'église de Villejuif, près Paris, un premier dimanche de mai, jour auquel il fut dit qu'on en ferait la fête.

Une troisième translation fut d'une partie du chef de saint Roch, laquelle voulurent avoir les religieux Mathurins de Marseille beaucoup plus voisins de la mer que ceux de la ville d'Arles, afin d'avoir lieu, en montant la mer pour des lieux suspects, d'invoquer saint Roch à l'entrée pour ainsi dire du vaisseau. La fête de cette troisième translation se solennise aussi en mai, le vingt-deux dudit mois, elle avait été faite à pareil jour de l'an mil cinq cent cinquante-sept.

Une quatrième translation fut aussi faite le seize de mai, l'an mil cinq cent soixante-treize.

Ce fut l'abbé du monastère Sainte-Marie, appelé Claude de Barwick, qui en porta un os à Rome. Outre ces translations marquées, il y eut encore d'autres distributions moins publiques des reliques de saint Roch, puisqu'en l'an 1594, le prince Emmanuel de Portugal donna à l'église de Saint-Sauveur d'Anvers l'os du menton, relique qu'il avait eue d'Antoine de Portugal qui l'avait lui-même reçue du cardinal Farnese, son cousin. Mais ces libéralités secrètes, n'étant pas de la dernière régularité, on suggéra au général des Mathurins de n'en plus faire du tout. Il fit un règlement violent en 1616, il prétendit s'interdire à lui-même et à tout autre la faculté d'ouvrir davantage la châsse de saint Roch, et cela sous des peines d'anathèmes et d'excommunications. Le style véhément n'eut point de suite; dès l'année d'après, c'est-à-dire en 1617, il la rouvrit lui-même en faveur des Flamands, et les ossemens qu'il leur accorda furent déposés à Douai, chez les religieux de son ordre. On employa un peu plus de formalités pour la translation qui se fit en 1619, deux ans après. Comme c'était pour sortir du royaume, il fallut des lettres-patentes du roi Louis XIII, du 28 avril. C'étaient

les messieurs de la confrérie de Saint-Roch, à Turin en Piémont, qui en demandaient. Leur prince, le duc de Savoie, employa son crédit, et les confrères députés furent bien reçus à Arles. Leur dévotion fut de prendre l'os fémur de la cuisse gauche, sur laquelle le saint avait souffert des douleurs si aiguës. Il est inutile de décrire les honneurs qu'on fit sur la route à la relique de saint Roch, ni la pompe et la magnificence de sa réception dans la capitale du Piémont : mais on ne peut passer sous silence la générosité de messieurs les confrères de Turin. Le premier article qui fut mis en délibération après celui des remerciemens ordinaires, concerna la reconnaissance réelle envers les pères Mathurins d'Arles ; on leur fit présent d'une belle châsse d'argent doré, et ils y ont déposé ce qui leur reste des précieuses reliques de saint Roch après tant de libéralités.

La dernière ouverture que nous rapporterons de la châsse de saint Roch, se fit en faveur de l'église de son nom à Paris, succursale d'abord, puis enfin érigée en paroisse. Ce fut monseigneur le duc de Vendôme, prince de Martignes en Provence, qui s'intéressa pour le curé et les marguilliers; il obtint pour

eux de l'archevêque d'Arles, du général des Mathurins, et des consuls de la ville, la permission de tirer l'os du bras droit. La cérémonie de cette translation fut magnifique; la relique fut premièrement déposée aux Capucins de la rue St.-Honoré, et y resta un jour. Le lendemain, qui fut le 22 novembre 1665, le clergé, en procession, la vint prendre en grande pompe, et la mit dans une châsse d'argent du poids de cent cinquante marcs. Le zèle des paroissiens pour bâtir une plus belle église n'a pas discontinué depuis ce temps-là, ils en sont venus à bout de nos jours; et quoique la contrainte du terrain n'ait pas permis de la tourner vers l'orient, comme les anciennes, on n'a pas laissé de construire un fort beau vaisseau pour la gloire de Dieu et l'honneur de saint Roch.

XII.

Le pied de la Nonne.

LÉGENDE CHRÉTIENNE.

« Oh! nous vous en prions, père Djirdjès, racontez-nous une histoire. La neige est tombée en si grande abondance, et il fait si froid que notre mère n'a pas voulu nous conduire à la fête que donnent nos jeunes amies. Allons! père Djirdjès, vous qui aimez le feu flambant, voyez comme la flamme pétille dans notre